

JONATHAN BECK

**TESTAMENT
D'UN JOYEUX DÉPRESSIF**

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 0

Beaucoup de chemins mènent à la réussite, mais un seul mène inmanquablement à l'échec ; celui qui consiste à vouloir plaire à tout le monde.

Benjamin Franklin

J'ai reçu un SMS « faut qu'on parle... ». Ce genre de message accentué de points de suspension ne présage jamais rien de bon, en général. Dans ces moments, notre cœur ne fait qu'un bond, et on s'imagine le pire. Je savais qu'on traversait une passe difficile ces derniers temps, mais on avait toujours su franchir les épreuves. On en sortait même plus fort à chaque fois.

Vers 20 heures, elle est rentrée. Elle a posé son sac à main, a retiré sa veste qu'elle a ensuite accrochée à un cintre dans le placard de l'entrée. Puis, elle est venue vers moi. J'étais assis dans le canapé à l'attendre, un verre de Coca à la main. Je lui ai fait un peu de place. Un long silence s'est installé entre nous, notre divan devenait presque trop petit et trop étouffant pour nous trois.

Elle a baissé la tête un moment, puis a pris ma main avant de me dire d'une voix tremblante : « c'est plus comme avant entre nous... ». Elle aurait pu dire tout ce qu'elle voulait, qu'elle voulait se marier, avoir un enfant, prendre un appartement plus grand ou même adopter un petit chat, mais non, tout ce qu'elle a su dire ce sont ces six mots qui résonnent toujours dans ma tête.

Certaines histoires ne durent qu'une nuit, d'autres durent trois ou cinq ans, et parfois elles durent toute une vie. Toutes ces histoires réussies n'ont qu'un facteur en commun, notre volonté à vouloir les faire vivre et perdurer.

Puis, on s'étonne que nos parents restent ensemble toute leur vie. Ce n'est pas par soumission ou par abnégation. C'est tout simplement qu'ils entretiennent leur flamme. Nous, on baisse les bras au moindre frémissement du brasier. Avant, l'amour c'était un CDI à temps complet, aujourd'hui c'est de l'intérim à temps partiel.

– Je t'en fais voir de toutes les couleurs, tu mérites quelqu'un de mieux. Je ne t'aime plus. Comme la femme peut être cruelle par moment. Je suis resté bouche bée pendant 120 secondes. À la cent vingt et unième seconde, je lui ai répondu, abasourdi et sous le choc :
– Mais, qu'est ce que t'en sais de ce qui est bon pour moi ? Moi je n'ai que toi. Moi je n'aime que toi. Qu'est ce que j'ai fait pour mériter ça, dis-moi ? Quelle est mon erreur ?
– Tu es trop bien justement. Tu es une bonne personne Jean. Mais on ne s'engueule jamais et c'est tout le temps la même routine ! Je pourrais te dire exactement où on sera dans quinze jours ! Y'a plus de magie, y'a plus rien. C'est mieux comme ça, crois-moi...

Les rencontres se font sur Internet, mais les ruptures, elles, sont bien réelles. Comme les autres j'ai fini à la casse, remplacé, dépassé, cette foutue loi du marché. Le disque dur a été formaté, toutes ces années à jamais oubliées. Mon dossier dans ses images a été renommé, et devant sa porte le firewall ne me laisse plus entrer. De nos jours, on se lasse vite des choses, foutu matérialisme ! Même si on pense que la version précédente était meilleure, on n'en veut plus. J'ai l'allure d'un vieux PC. Pauvre con.

Aujourd'hui, ma copine est morte ou hier peut-être. Mon ex- copine venait de naître à cet instant. Elle avait pris sa place dans ma tête.

CHAPITRE 1

La dépression est porteuse de sens qu'il faut savoir décoder.

Serge Tracy

Hier je suis né, demain je serai mort. Entre deux, il s'est passé une succession de secondes, un peu plus de 2'838'240'000, si vous avez eu la « chance » de vivre jusqu'à vos 90 ans. Je n'aurai pas ce luxe, mais je vais tâcher de vous conter mon histoire avant de tirer ma révérence.

Aujourd'hui, je suis à un moment de ma vie où tout n'est que stagnation, et quand cela arrive, on se pose des questions, tout un tas même.

J'ai 25 ans, soit un quart de siècle, et je n'ai rien fait de mémorable jusqu'à maintenant. Je n'ai pas connu la guerre, je n'ai pas marché sur la Lune, je n'ai pas créé de réseau social bleu, je n'ai pas gagné la Coupe du Monde, je n'ai pas été maltraité pendant mon enfance, je n'ai pas survécu à un tsunami, je n'ai pas fait de débats parlementaires toute une nuit à la télé, je n'ai jamais été en tête du Top 50, je n'ai pas rassemblé des millions de Français avec mes idées, je n'ai pas été jugé pour crime de guerre ou génocide, mais moi aussi j'aimerais marquer mon histoire, comme des milliards d'êtres humains tout aussi banals que moi.

Mais voilà, je n'ai envie de rien. Depuis que j'ai quitté, il y a un mois, l'appartement beauvaisien où je vivais avec Eloïse, ma cop..., pardon, mon ex-copine, je ne fais rien. Je cherche du travail depuis des mois, mais il n'y a rien ici. On recherche davantage d'agriculteurs ou de bouchers que de publicitaires. Je suis retourné chez mes parents. Ma chambre d'adolescent me rabaisse et me dit qu'à 25 ans j'ai raté ma vie.

La vie me dégoûte au plus haut point et je n'ai plus rien à apprendre d'elle. Je vois celle-ci comme une pute avec laquelle j'ai tout testé et qui ne m'apporte plus aucun plaisir. Elle ne m'excite plus comme à l'adolescence. Je ne bande plus pour elle. Je vis une relation platonique avec moi-même. Quand les psychotiques, ce viagra de la vie, ne sont qu'un feu d'artifice retardant l'extinction inévitable de ton feu intérieur, as-tu un autre choix que te mettre la corde au cou ? À quoi bon continuer, si c'est pour avoir une existence digne d'un zombie à la Robert Kirkman ?

Nous ne sommes rien, rien du tout. Rien d'autre qu'une simple chose insignifiante, un grain de sable dans l'espace- temps et l'immensité des galaxies. Tous nos faits et gestes sont contrôlés comme dans un jeu vidéo, vous croyez avoir le contrôle sur vos vies, mais vous faites exactement comme tout le monde. Vous apprenez à parler et avec ça vous commencez à débiter vos premières conneries.

Comme tout le monde, vous faites les mêmes gestes et avez les mêmes mimiques. Vous criez, parlez, bougez, apprenez, bossez, mangez, buvez, chiez, draguez, dansez, baisez, chialez, donnez, recevez et respirez comme vos aïeux et les aïeux de vos aïeux.

Et le pire, c'est que vous vous sentez supérieur à eux. Quelle naïveté!

Tic. Tac. Tic. Tac. Cette saloperie d'horloge me rappelle le temps qui fuit, ma stagnation, mon ennui. Elle me fait dire des choses que je n'ai pas envie d'entendre, des silences qui viennent hurler à mes oreilles. Je suis là à ne rien faire, à gaspiller des précieuses heures de ma vie dans un quotidien in-

fernal, où il faut gagner sa vie en allant s'enfermer huit heures par jour dans un bureau nauséabond aux murs grisâtres, le tout éclairé par des lampes halogènes simulant aussi bien la lumière du jour qu'une Rolex venue d'Asie incarne le luxe helvétique.

J'ai l'impression que le monde bouge et que moi je reste sur place. Comme si tout le monde s'amuse dehors. J'ai cette sensation d'être un enfant puni de récréation, car il a fait une bêtise. Je les entends s'amuser, je les imagine à jouer avec le ballon, à se courir après pour je ne sais quel motif. Moi, je suis là, puni pour ma bêtise. Même si dans mon cas j'ignore ma bêtise. Suis-je bête pour autant ?

Oh mon Dieu, l'ennui profond. Allongé sur mon lit, j'arrive à sentir la rotation terrestre tellement je suis stoïque et passif. Si je reste ici à ne rien faire, j'ai peur qu'on finisse par me confondre avec le mobilier, que je devienne une vulgaire commode, parfois importante, mais toujours dispensable et totalement remplaçable.

J'ai tout essayé ! Je n'arrive pas à occuper mon esprit. Je pense à mille choses à l'heure, j'envie toutes ces personnes qui courent autour du monde, ces globe-trotters prenant leurs jambes à leur cou, pendant que moi je suis à l'arrêt.

Pas au terminus, du moins je l'espère, juste à l'arrêt. Et j'ignore totalement comment refaire partir les machines. Je cogite comme un ingénieur, mais suis impuissant. Impuissant face à l'environnement qui m'entoure. Et je sais que chaque minute passée à l'arrêt est une minute de perdue. Pour moi les minutes ne sont pas des heures, ce sont des siècles. L'immortalité a, à mes yeux, un goût amer, c'est un fléau que je m'efforce de combattre, mais j'ai la sensation d'avoir une épée en bois face à un géant de braise.

Quand on n'a pas le temps, on aimerait en avoir. Et quand on a plus que le temps, on aimerait le tuer. Le sadisme de la vie. Je perçois le quadrillage de ma fenêtre comme les barreaux d'une prison virtuelle.

Je passe mes journées à traîner en ville, à l'affût du moindre poste ayant un rapport de près ou de loin avec l'univers de la publicité. Quand je rentre, j'écoute mes parents rabâcher toujours les mêmes conneries. Je comprendrais presque Eloïse maintenant. Elle me manque d'ailleurs. Tout ici me ramène à elle.

Je fais tout le temps les mêmes choses, j'ai l'impression de vivre dans un remake de ma propre vie.

Cuigy-en-Bray, petit village gaulois perdu dans les vallées verdoyantes du Pays de Bray. Cette petite commune de mille âmes n'avait pas changé en 25 ans. Comme si ce village était intemporel, comme une peinture à l'huile de Monet. Les chemins, les rues calmes et les bosquets étaient figés comme pour prendre la pose. Et le clocher de l'église en brique rouge contemplait avec effroi tous les acteurs de ce monde de poésie. Dans ces petits villages, tout le monde se connaît, mais personne ne se parle. Cela effraierait plus d'un sociologue.

On a tous un Cuigy-en-Bray en nous. Pour Victor Hugo c'était Besançon, pour Jules Verne c'était Amiens et pour moi c'était perdu d'avance. Mais en y réfléchissant bien, ça faisait quand même du bien de se "ressourcer" un peu à la source, là où j'ai grandi. C'est donc dans ce village que tout a commencé.

Une mère française, un père allemand. Je suis le fruit d'une union représentant le symbole suprême de l'amour d'après-guerre. J'ai survécu à mon enfance, aux soirées arrangées de mon père et de ses frères où les volutes de fumée de cigarette flottaient dans le salon. Je m'endormais souvent sur le canapé avec tout ce brouhaha en bruit de fond. Les bruits des verres, des voix enivrées et des rires à

9% vol. m'emmenaient dans les bras de Morphée. D'un père alcoolique, je n'ai retenu qu'une chose, sa volonté à vouloir se sevrer. D'une mère sobre, je n'ai retenu qu'une chose, l'ennui profond d'une vie saine.

J'ai passé le reste de mon enfance et de mon adolescence loin de tout cela, dans le droit chemin. Avec la puberté et les premières fêtes entre ados, les premières bouteilles ont fait leur apparition en même temps que les poils et le regard que l'on porte sur le sexe opposé. Nous étions à l'âge où les jeux d'enfants ne nous amusaient plus. On voulait jouer aux jeux d'adultes. Comme des grands, on se mettait à boire et à parler de sexe. Quand on allait trop loin, ça finissait comme pour les adultes : au lit, en bagarre, ou devant le juge.

Quand on a quatorze ans, on a qu'une seule envie : avoir son premier diplôme ? Bien essayé ! non, un adolescent de quatorze ans ne pense qu'à une seule chose, papillonner pour pouvoir butiner et déflorer. Nous rêvions de ce moment depuis des années. Des années pour remuer 5 minutes maladroitement en missionnaire. 5 minutes qui se transformeront en 30 lorsque l'on ira raconter tout cela fièrement à ses amis puceaux.

À cette époque, j'avais deux passions: les filles et la télévision. Alors, imaginez-moi un samedi soir devant la télé sur Canal... J'ai toujours aimé la télévision et les dessous de celle-ci. Ayant grandi avec Culture Pub, je voulais moi aussi un jour jouer avec les couleurs, les émotions, raconter des histoires et écrire des films de 30 secondes. Dans les années 90, on osait encore oser. J'ai toujours su que j'en ferai mon métier.

CHAPITRE 2

Eurêka !
Archimède

Si l'alcool est le psy du pauvre, alors je n'y ai pas eu le droit. En soirée, je suis celui qui commande un Coca Zéro. Je ne touche pas à l'alcool, car j'ai pu voir ce dont il était capable sur les membres de ma famille. Certains diront que j'ai une vie saine, d'autres diront que j'ai une vie ennuyeuse. Je n'ai toujours pas trouvé de travail, alors j'occupe mon esprit pour ne plus penser à « Elle ». Je fais du sport, beaucoup de sport. Peut-être est-ce un moyen pour faire repartir son cœur quand on a été blessé ?

Je suis en contact avec Nathalie, une amie vivant en Suisse. Nous avons étudié ensemble à Paris. Elle m'a dit qu'elle avait parlé de moi aujourd'hui à une boîte de Com' à Genève, mais qu'elle ne me promettait rien.

J'ai déjà eu plusieurs stages dans ce pays. De bonnes expériences. Il y a peut-être plus de travail de l'autre côté de la frontière ? Dans un pays qui compte à peine 3% de chômage, trouver un job ne devrait pas être très compliqué. Il faut dire que mon conseiller pour l'emploi est devenu mon meilleur ami. Il m'aime bien, je crois que c'est pour cela qu'il ne me trouve aucun travail. J'ai envoyé des lettres de motivation un peu partout, toujours la même réponse :

« Nous vous remercions de l'intérêt que vous portez pour notre entreprise. Malheureusement, tous nos effectifs sont actuellement au complet... ».

Publicitaire est un métier en vogue. Tout le monde s' imagine qu'on passe nos journées en « séance créa », à sniffer de la coke et à tringler la secrétaire sur la photocopieuse. Les années 70 sont révolues depuis longtemps malheureusement... Mad Men, ce n'est que de la fiction.

Jusqu'au jour où mon portable a vibré. On me proposait un rendez-vous pour un poste de chargé de communication.

Hallelujah !

CHAPITRE 3

Et le train ralentit et c'est déjà la fin de ton histoire. En plus t'es comme un con tes potes sont restés à l'autre gare. Tu dis au revoir à celle que tu appelleras désormais ton ex. Dans son agenda sur ton nom elle va passer un coup de Tippex.

Grand Corps Malade

Nouvelle journée de grève pour mon départ en Suisse. Nous étions partis à l'heure, mais arriverions avec une heure et demie de retard. Dans le TGV, une inscription nous faisait remarquer que nous voyagions avec la locomotive du record du monde sur rail, un euphémisme compte tenu des retards attendus.

L'efficacité des chemins de fer français. Et dire que le slogan de la SNCF est « À nous de vous faire préférer le train ». Ce ne sont que des menteurs ! En même temps, « rail » à l'envers, cela fait « liar ».

J'étais assis côté fenêtre, c'est mieux et on est moins emmerdé par les hyperactifs qui se lèvent toutes les demi-heures. À côté de moi était assise une jeune femme, impossible de vous dire d'où elle venait. L'inconnue du train, on la connaît tous, de vue.

Elle était perplexe, tenant un petit papier dans ses mains, écrit en allemand et en français. Elle semblait ne pas comprendre ce que cela voulait dire.

– What did he write here ?

Et merde. Elle parle anglais. Je suis surpris qu'on me parle. Nous sommes tous dans notre bulle dans les transports en commun, pour cela que l'on a remplacé les chaînes hi-fi des années 80 par des écouteurs. Réfléchis. « Written », c'est écrire et « here » c'est ici. Vu qu'elle me montrait son papier, elle voulait savoir ce que disait ce dernier. Après avoir regardé un instant son papier, non pas pour décrypter le contenu, mais plutôt pour me donner un temps supplémentaire de réflexion, je lui ai traduit en anglais et avec des grands gestes qu'il y avait une grève et qu'elle pouvait contacter la SNCF ou se rendre au bureau des réclamations à notre arrivée à Lausanne.

Après cela, je lui ai demandé les origines de son nom inscrit sur le billet de train qui dépassait sur la tablette. Elle se moquait de moi, car je n'arrivais pas à prononcer correctement son nom, Ghezaleh. Pour mon nom c'était plus simple, « Jean, like Jean Dujardin, Jean Gabin or Jean De la fontaine ».

Qu'est-ce que je peux être ridicule parfois.

Puis je lui pose quelques questions faciles, souvenir de lointains cours d'anglais :

– Where are you from ?

– I come from Ireland

En commençant à lui parler de Dublin et de sa culture, j'ai vu qu'elle était dans l'incompréhension la plus totale. Suis-je si nul en anglais ?

– Do you speak an anozeur language zhan english ? I spiik very wouell germane.

Elle m'a répondu qu'elle ne parlait pas un mot de français, mais était bilingue en anglais, espagnol et en Perse, sa « mother tongue ».

Rien à voir avec les chaussures de sa mère. Puis cette langue, le perse ? Peu commun pour une Ir-

landaise. Ah, elle n'était pas irlandaise, mais iranienne. J'avais confondu "ireland" et "iranian". Imbécile.

On a donc continué en anglais. Elle m'a expliqué qu'elle avait raté une conférence à Lausanne hier samedi, car son train était annulé et qu'aujourd'hui elle devait prendre un avion à Genève pour rentrer en Iran.

En discutant, le temps nous a paru moins long comme si le TGV prenait de la vitesse pour battre un nouveau record.

– I'm student in chemistry, me dit-elle.

J'avais vraiment du mal avec certains mots. J'aurais dû davantage écouter en cours plutôt que de me rebeller contre la langue la plus parlée au monde après le chinois.

Elle faisait des efforts, moi encore plus.

Et on se faisait comprendre comme cela. Je tentais de lui expliquer que j'étais publicitaire, « advertiser » ? Était-ce le bon mot ?

– I create advertising. I invent TV spot. C'est définitif, jamais je n'émigrerai aux États-Unis.

On s'est rapproché un peu pour contempler son plan de Paris où on pouvait y voir les monuments les plus célèbres. Je lui ai fait un petit cours de géographie sur « la plus belle » ville au Monde. Du quartier des artistes au Louvre, en passant par les Tuileries et les Champs-Élysées, j'étais son guide pour un instant sur ce petit dépliant promotionnel. J'aimais beaucoup son teint de peau et ses yeux couleur noisette qui feraient frémir plus d'un écureuil. J'ai même osé un compliment. Paris me donnait des allures de french lover :

– Paris is a very beautiful city, me dit-elle émerveillée. Ce à quoi je répondis :

– A bit like you.

Elle me fit un superbe sourire extrablanc comme pour être flattée ou mal à l'aise, qui sait.

Cette belle inconnue au nom imprononçable, je ne l'ai plus jamais revue après mon arrivée à Lausanne. Se souvient-elle de moi ? Probablement pas. Et c'est peut-être mieux comme ça. Je ne vis pas dans un film, je ne vais pas m'inscrire à « Qui veut gagner des millions » pour la retrouver, certaines choses doivent rester des utopies, des rêves insaisissables.

CHAPITRE 4

Mais on ne se bat pas dans l'espoir du succès ! Non, non, c'est bien plus beau lorsque c'est inutile.
Edmond Rostand

Hébergé chez mon amie Nathalie durant quelques jours le temps de passer mon entretien, j'ai redécouvert ce que c'était de vivre avec une femme. Comme pendant certaines disputes, j'occupai momentanément le canapé, sauf qu'ici c'était prévu dans le contrat.

Nathalie était une bonne amie. Je l'appelais souvent. Après avoir passé une année à Paris à étudier la communication, elle a tout arrêté et est retournée en Suisse.

Aujourd'hui, elle est toujours étudiante et souhaite devenir nutritionniste. C'est vraiment chiant une nutritionniste, ça te dit quoi manger et ça te juge du regard quand tu demandes des frites en accompagnement au restaurant. Mais bon, je la supporte. En même temps, je n'ai pas le choix. Et le régime céleri et tofu ne me fera pas de mal ces prochains jours...

Lundi matin.

Fin de l'été approchant et compte en banque fondant comme une glace au soleil, je me suis rendu à ce fameux entretien qui doit aboutir à mon emploi dans une grande agence lausannoise. On taira le nom de l'agence composé de quatre lettres, deux consonnes et deux voyelles, non, ce n'est pas Raphaël, madame Bruni-Sarkozy.

Près du métro, l'agence est située dans une grande rue calme et assez chic comme on peut en trouver à Paris. De grands arbres feuillus amènent un peu d'ombre à cet été torride. J'avais chaud, mais rien à voir avec la météo. J'ai senti en arrivant dans la rue mon cœur s'accélérer subitement comme s'il avait le pressentiment que quelque chose allait arriver.

Je longuais les grandes portes boisées à la recherche du bon numéro. Une fois celui-ci trouvé, je pousse la porte qui émet un très léger craquement. Je fais alors face à mon destin et à un large escalier.

J'avance d'un pas hésitant et sens un froid m'envahir. Là, c'était bien une histoire de température, il faisait frais, le climatiseur était plus qu'opérationnel.

Je monte alors cet escalier où un tapis rouge recouvrait chaque marche de marbre comme dans les grands hôtels. Le tapis rouge de la réussite et le marbre froid et mortuaire, savant mélange espiègle. Au deuxième étage de ce petit immeuble qui en compte quatre, je m'arrête un instant. Je regarde attentivement que je suis bien au bon endroit. Je tape deux fois à la porte où un écriteau à ma personne aurait pu se tenir : « Entrez sans frapper ou frappez sans entrer ».

Une voix de femme m'interpelle. Je lui réponds que je suis attendu.

– Oui, allez-y, je vous ouvre.

J'entre timidement.

– J'ai rendez-vous avec Monsieur Lucas.

– Rappelez-moi votre nom ?